



© Matthias Willi / Musée Tinguely

BÂLE

Une vague bénéfique d'art brut sur la Suisse

Des deux côtés de la Sarine, plusieurs expositions valorisent les créateurs d'art brut. A Bâle, le Musée Tinguely expose leurs écrits. A Lausanne, le MCBA se focalise sur Aloïse Corbaz. A Martigny, la Fondation Gianadda traite de Bernard Dubuffet, inventeur du terme d'art brut.

Vue de l'exposition *Ecrits d'art brut – Langages & pensées sauvages* organisée par Lucienne Peiry.

On ne le répétera jamais assez: la Suisse a joué un rôle très important dans l'histoire de l'art brut. Le voyage de Jean Dubuffet en Suisse durant l'été 1945 est déterminant à cet égard. Entre Lausanne et Genève, Berne et Bâle, cet artiste originaire du Havre visite des hôpitaux psychiatriques, des prisons et des musées d'ethnographie, se liant avec des médecins qui s'intéressent à des «fous» créant avec trois fois rien. Fin août, Dubuffet invente le terme art brut. Ce champ de recherche est alors balbutiant, marginal. Il ne va cesser de gagner en respectabilité à mesure que le plasticien français déploiera son énergie, qu'il a grande, à son service. Quand il songe à faire

don de sa riche collection, Dubuffet pense naturellement à Lausanne. C'est chose faite avec l'ouverture en 1976 de la Collection de l'art brut, d'abord dirigée par Michel Thévoz avant que Lucienne Peiry n'en prenne les rênes de 2001 à 2011 (c'est aujourd'hui au tour de Sarah Lombardi).

TINGUELY ET L'ART BRUT

Infatigable Lucienne Peiry, qui a la passion et la sagesse de creuser un sillon de merveille, de douleur et de vitalité: le vaste champ de l'art brut. Nous la retrouvons en tant que commissaire au Musée Tinguely à Bâle pour une exposition hautement recommandable. *Ecrits d'art brut – Langages & pensées sauvages* s'appuie sur

son livre (il en est d'ailleurs le catalogue) paru au Seuil il y a un an sur ces «graphomanes extravagants» que peuvent être les créateurs d'art brut (EM08, 2021).

«Une chance, se réjouit l'historienne de l'art valdo-fribourgeoise. Ce projet a été présenté durant le premier confinement, au printemps 2020, dans des circonstances difficiles. Le directeur Roland Wetzel a d'emblée été enthousiaste! Il a pris le risque de le faire.» Un risque payant puisque le public accourt, demandeur de visites, ce qui témoigne de l'intérêt pour l'art brut. Cela ne peut que réjouir Lucienne Peiry, «touchée de se retrouver au Musée Tinguely».

Pourquoi donc? «Jean Tinguely se passionnait pour l'art brut. Très curieux, il en collectionnait des œuvres. Il connaissait Giovanni Battista Podestà, un céramiste, peintre et sculpteur lombard sur lequel j'ai réalisé mon mémoire de fin d'études universitaires, ma licence. Tinguely m'a même aidé financièrement à le publier!» Lucienne Peiry ajoute qu'elle vient de faire visiter l'accrochage à Jean-Sébastien Tinguely, un des fils du créateur fribourgeois. Il n'y a pas de hasard...

Il y a aussi des «confluences», estime-t-elle. Des sensibilités qui se rejoignent *in fine*. De l'aube de l'enfance où Lucienne, gamine, admirait la «machine à Tinguely» à l'Exposition nationale suisse de 1964 au présent où, en his-

torienne de l'art confirmée – son ouvrage *L'Art brut* chez Flammarion est une référence indispensable –, elle présente les écrits de treize auteurs d'art brut en passant par les années 1980 quand, étudiante, elle échangeait des réflexions sur les créateurs des marges avec le prestigieux artiste suisse.

CONFLUENCES DE GOÛTS

Tinguely aurait sans doute aimé cette exposition. Grâce à la scénographie de Sarah Nedir, on va à la rencontre des «tableaux écrits» de treize auteurs qui ont vécu en marge de la société. Le Romain Fernando Nannetti

qui grava ses hiéroglyphes étrusques sur les murs de son asile carcéral toscan (EM20, 2020). Le Brésilien Arthur Bispo do Rosário avec ses capes cérémonielles et ses textiles magiques, un artiste que Tinguely aimait beaucoup, tout comme Podestà et le Bernois Adolf Wölfli, auquel le Zentrum Paul Klee a rendu récemment hommage.

Il y en a bien d'autres, comme la spiritualiste française Laure Pigeon et la Jurassienne Constance Schwartzlin-Berberat avec les allitérations poétiques de ses «recettes de cuisine». Il y a aussi un homme dont on retient le nom avec d'autant plus d'émotion que Lucienne Peiry vient de lui consacrer un précieux ouvrage, *Le jardin de la mémoire* d'Armand Schulthess. Un Neuchâtelois qui, à l'âge de 50 ans, en 1951, quitta son confortable



© DR



© Matthias Willi / Musée Tinguely

emploi au Département fédéral de l'économie publique et incidemment la modernité de la civilisation citadine. Il se retira dans la nature, à Auresio, au-dessus de Locarno, dans le Val Onsernone. Au milieu d'une châtaigneraie tessinoise, il mena une existence ascétique digne d'un ermite. Il y créa une sorte de «jardin encyclopédique», suspendant sur les branches et les troncs des arbres des plaques de métal consignait des bribes du savoir universel, l'astronomie et le cinéma passionnant Armand Schulthess tout autant que le japonais, les peines de cœur ou la cristallographie. Rien que pour ce Monsieur, qui inspira Corinna Bille pour sa nouvelle *Le Propriétaire* et Max Frisch pour *L'Homme apparaît au Quaternaire*, le voyage à Bâle s'impose. En la compagnie des ouvrages boussoles de Lucienne Peiry. ■

En haut
Des plaques de métal du «jardin de la mémoire» savante d'Armand Schulthess.

Thibaut Kaeser

Quelle définition?

L'art brut désigne les créations d'autodidactes. Son équivalent en anglais? *Outsider art*, l'art des outsiders. En espagnol? *Arte marginal*, l'art des marginaux. L'art brut serait-il celui des aliénés et des internés? Attention: la dimension de la maladie psychique chez ces créateurs n'est pas exclusive. Lucienne Peiry préfère employer «trois mots-clefs: silence, secret, solitude» pour définir l'art brut, car c'est dans le cadre difficile de ces trois «s» que leurs créations peuvent être identifiées. Elles témoignent le plus souvent d'une imagination foisonnante dont la forte dimension symbolique ouvre l'intériorité humaine sur le cosmos. ■

TK

Ecrits d'art brut – Langages & pensées sauvages.
Musée Tinguely, Paul Sacher-Anlage 1, Bâle. Ma-di:
11 h à 18 h. Jusqu'au 23 janvier.
& **Lucienne Peiry**, *Le jardin de la mémoire* (Editions Allia, «Petite collection», 80 pages).

Dubuffet chez Gianadda

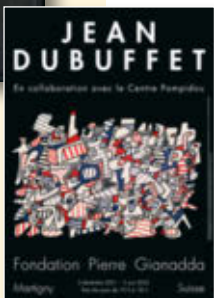


Huile sur toile, 116 x 89 cm © Centre Pompidou

Quand on parle d'art brut, impossible d'escamoter la vie et l'œuvre de Jean Dubuffet. Le MEG, à Genève, qui se cherche toujours un nom, ethnographie étant jugé colonialiste, suite au départ surprenant de son directeur Boris Wastiau pour l'Alimentarium de Vevey, a raconté la rencontre sidérée de Dubuffet avec l'art brut lors de son séjour en Suisse au sortir de la guerre. Un accrochage probant, mais perturbé par la pandémie entre l'automne 2020 et l'hiver 2021.

L'exposition de Martigny fait dans la rétro sans relief. C'est du Dubuffet comme on l'identifie: pour le public le plus large possible. L'accrochage évoque un cours en précipité de ses attraits – loin des «grecqueries», près des «magmas grouillants multicolores» – et de ses périodes comme L'Hourloupe ou le Coucou Bazar. Il y a là un peu du meilleur, avec le portrait «nuancé d'abricot» de l'écrivain André Dhôtel (*Le Pays où l'on n'arrive jamais*), et un brin du pire avec *Cours des choses*. L'essentiel des pièces, écrasant, vient du Centre Pompidou. L'ensemble ne convainc guère et donne la fâcheuse impression d'avoir été monté pour ne pas trop se faire remarquer. Après un accrochage sur Caillebotte comme on aimerait en revoir, cela fait mal au cœur. ■ TK

Jean Dubuffet. Fondation Pierre Gianadda, 59, Rue du Forum, Martigny. Tous les jours de 10h à 18h. Jusqu'au 6 juin.

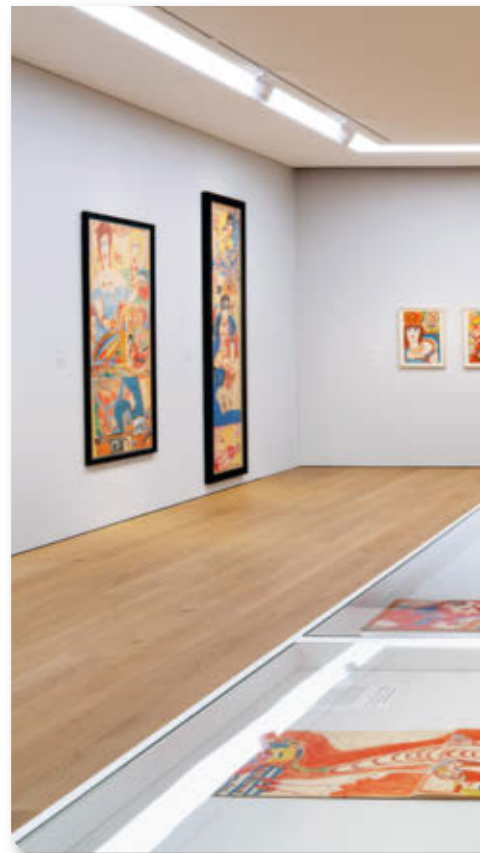


LAUSANNE

La passion d'une

Le Musée cantonal des beaux-arts (MCBA) s'intéresse à Aloïse Corbaz (1886-1964), figure importante de l'art brut.

Le corps féminin y est au cœur de la créativité de l'artiste vaudoise.



© DR

À la suite de Michel Thévoz, Catherine Lepdor, qui a conçu cette exposition, rend à Aloïse, représentante majeure de l'art brut, son patronyme: Corbaz. Manière de redonner une identité citoyenne et sa dignité de femme à celle qu'on continue le plus souvent de désigner par son seul prénom – devenu, effectivement, son nom d'artiste.

L'exposition, qui place le «focus» sur ses nombreuses œuvres conservées au MCBA, offre une très belle approche d'un univers qui combine le merveilleux et le profane, la complexité et une simplicité éloquente, des formes dynamiques et harmonieuses et des coloris frais et vifs où surnage le bleu tendre des yeux.

Au fil de l'accrochage, c'est un petit précis de l'œuvre d'Aloïse Corbaz «la papivore» qui est proposé. Il ravira les amateurs. Des premiers dessins en noir, et blanc dans une moindre mesure, très fouillés, créés par la jeune

femme internée pour ses problèmes psychiques (elle sera diagnostiquée schizophrène), au dernier dessin à la craie sur papier coloré, que la commissaire de l'exposition rapproche des «nanas» de Niki de Saint Phalle, c'est une frise très singulière qui se déroule sous nos yeux.

CHEVELURES ROUSSES

Notons au passage que le nom complet de l'artiste lausannoise était Aloïse-Blanche Corbaz. Le deuxième prénom intègre en effet cette couleur, ou non-couleur, qui servira à Aloïse de «réserve» de clarté pour évoquer le plus souvent la chair de ses modèles (imaginaires bien que parfois nommés) au sein de dessins au chromatisme saturé.

Dans ses commentaires et la conception de l'exposition, Catherine Lepdor insiste sur les éléments biographiques pour rectifier quelque peu l'idée qui veut que l'artiste ait été une

« papivore »



De g. à dr. Gratuite, l'exposition sur Aloïse Corbaz se tient dans l'Espace Focus du MCBA.

Mariage de Lichtenstein – Paris c'est un paradis (entre 1941 et 1951).

victime – de sa condition, de sa folie, des hommes aussi – avec la connotation de passivité associée à ce terme. Aloïse, si elle se met rarement en scène directement, ouvertement (quoique), n'hésite pas à placer le corps féminin au cœur de son travail, l'habillant de beaux atours, le parant de longs colliers de perles, le couvrant de fleurs, le dénudant aussi.

Parmi les femmes représentées, beaucoup arborent cette chevelure rousse qui, lorsqu'elle était jeune, était celle de l'artiste. Leur destinée, à l'image de celle de *Marie Stuart prisonnière*, n'est pas sans rappeler celle d'Aloïse, internée en 1918 à l'asile psychiatrique de Cery à Prilly à la demande de ses proches au retour d'un long séjour en Allemagne, à Potsdam notamment, où elle aurait côtoyé, en tant que modeste employée, des proches de l'empereur Guillaume II.

A partir de motifs récurrents, qui sont des thèmes en soi comme le baiser,

où les bouches fusionnent pour n'en former plus qu'une, et l'enfantement ou la perte d'un enfant – plutôt qu'un amour contrarié, il est question désormais « d'une grossesse imprévue et d'un avortement » qu'aurait subis l'artiste – que suggère l'inclusion, au sein même de certaines figures de femmes, de figures plus petites, de poupées, d'enfants, c'est un vécu douloureux, courageusement transmué en rêves et en art, qui est mis en avant.

NOSTALGIE ET TOURMENTS

Ce n'est certes pas un bonheur placide que cachent les yeux azur des personnages, ces yeux si caractéristiques de la manière peu conventionnelle d'Aloïse de communiquer ses élans amoureux, son extase, sa nostalgie et ses tourments. Cette pulsion

Des yeux presque obsédants, des renversements de corps, des enlacements.

de vie qui l'a conduite à créer encore et encore des milliers de dessins en couleur durant un internement qui a duré quarante-six années et qui leur a valu, à elle et à son talent, de posséder

une « chambre à soi ».

Ces yeux presque obsédants, ces renversements de corps et ces enlacements, ce foisonnement de

références, de fantaisie et de couleurs dénotent une forme de bonheur, en partie fantasmé, ainsi que la folie, avérée, dont a souffert la dessinatrice. Ils disent aussi, et contrairement peut-être aux productions d'un art brut replié sur soi, la passion – plusieurs lettres et dessins de jeunesse portent ce mot à valeur de titre: *Materdolorosa* – et une participation aux rêves de l'humanité, des femmes en particulier. ■

Laurence Chauvy

Aloïse Corbaz. La folie papivore.
Musée cantonal des beaux-arts.
Plateforme 10,
place de la Gare
16, Lausanne.
Ma-di: 10h à 18h
(je 20h). Jus-
qu'au 23 janvier.

